

Introduction

Une hydrohistoire de la Ville sainte

« Comme dans tous les milieux particuliers, la vue se fausse, devient sujette à des grossissements d'optique, et aperçoit toute chose à travers le nuage environnant. Les intelligences attirées ici par la recherche ou la propagation de la vérité et celles qui y viennent remplir des fonctions publiques, utiliser des talents plus pratiques, des aptitudes à l'intrigue, procèdent autrement qu'ailleurs. Les esprits les plus sains y subissent une déviation *sui generis*, percent dans quelque direction baroque, s'adonnent à quelque manie : c'est ce qu'on a appelé la "folie hiérosolymitaine"¹. »

« Le voyage en Terre sainte peut être fait dans des dispositions d'esprit assez différentes. Pour beaucoup, c'est un pèlerinage [...]. Nous nous sommes placés, pour notre part, à un tout autre point de vue. Il y a toute une série de questions sur lesquelles nous n'avons pas à prendre parti². »

Parcourir la ville de Jérusalem en historien est une gageure. La ville trois fois sainte résonne de tant d'échos, hérite de tant de guerres et véhicule tant d'espoirs que la raison s'y perd. Le sol est encombré de tant de vieilles pierres, antiques ou présumées telles, exhumées avec ardeur par une archéologie instrumentalisée et nationalisée, que l'intelligence trébuche à chaque pas. Au premier regard, Jérusalem apparaît d'abord comme une ville-sanctuaires, une ville-mémoires, une ville-batailles, un agrégat de Lieux saints disparates et concurrents. Les cartes topographiques elles-mêmes transmettent des toponymies inconciliables, sans cesse reprises, bricolées, déplacées ou masquées.

1. Eugène Melchior DE VOGÜÉ, « Jérusalem, 26 décembre 1872 », dans *Syrie, Palestine, mont Athos. Voyage au pays du passé*, Paris, 1876.

2. Maurice HALBWACHS, *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, 1971, p. 1-2 (1^{re} édition : Paris, 1941).

Jérusalem, au premier regard, apparaît comme une ville raturée, saturée et couturée, comme un espace urbain illisible et monstrueux, bouffi d'orgueils et boursoufflé de souvenirs. Partout, l'histoire est ensevelie sous la mémoire; partout, la ville disparaît sous le sanctuaire. Pour profaner Jérusalem sans trahir sa singularité, pour historiciser la ville sans aplanir ses aspérités, bref pour tenter d'écrire une *histoire urbaine de Jérusalem*, il me fallait d'abord prendre la mesure de ce monstre mémoriel et historiographique.

Une ville-sanctuaire, saturée de mémoires

Jérusalem exagère, amplifie, grossit le trait : comme de nombreuses villes méditerranéennes, elle cultive les traces des impérialismes passés et des religions héritées, mais le phénomène surprend ici par sa force et par sa constance. Si la ville est à ce point déshistoricisée, c'est semble-t-il justement parce que son passé lui est trop présent, parce que sa mémoire lui est sans cesse rappelée, et s'impose immédiatement à l'observateur comme une donnée agressive, assourdissante et véhémence. Si la ville apparaît donc insaisissable, c'est qu'elle présente d'abord le visage brouillé d'un sanctuaire diffracté, reflétant les infinies variantes de chacun des trois monothéismes, les destins tragiques des innombrables « communautés », autoproclamées ou durablement instituées. Les images se bousculent, mais restent impuissantes à rendre compte du phénomène presque hallucinatoire qui saisit le chercheur fraîchement débarqué sur les lieux, bardé d'une rationalité patiemment et scolairement échafaudée : kaléidoscope, vitrine brisée, miroir fracassé, mosaïque enchevêtrée... Ce qui domine, au sortir d'une première lecture sérielle des ouvrages consacrés à Jérusalem, c'est la divergence des points de vue, l'éparpillement des objectifs et la disparité des conclusions. Très vite, il m'est apparu que l'enjeu d'un travail historique sur Jérusalem n'était pas de reconstituer les pièces d'un puzzle impraticable, de recoller ensemble les morceaux dispersés de récits inconciliables, de recoudre grossièrement les pièces d'une marqueterie par ailleurs volontairement et obstinément dépareillée. Très vite, l'idée s'est imposée qu'il fallait bien au contraire considérer cet émiettement de l'histoire de Jérusalem comme une donnée première et fondamentale, seule capable d'approcher la compréhension de l'objet Jérusalem, ville plurielle, allogène, traversée de projets et de projections multiples, et par voie de conséquence souvent absente à elle-même.

Cette première intuition, riche de doutes et d'incertitudes, a été confirmée par la fréquentation des différents centres d'archives, que j'avais considérés comme susceptibles de consigner chacun une part de vérité, une pièce du puzzle. Sans tenter de raboter ou d'harmoniser l'irréductible incompatibilité des informations qui s'y exprimait, j'ai cherché au contraire à élargir le cercle de mes informateurs, de Jérusalem-Est à Jérusalem-Ouest, des archives

municipales aux archives communautaires, des archives du *waqf* aux archives sionistes, d'Istanbul à Londres, de Paris à Genève, pour dessiner un paysage documentaire composite, qui puisse rendre compte, autant que possible, d'un paysage urbain hétéroclite. Cette intuition se nourrissait également de l'actualité des débats passionnels et passionnés qui se déroulaient en France autour de l'historiographie de la mémoire. Au cours des quelques années qu'a duré mon enquête, le débat sur la mémoire est passé, chez les historiens français, du statut mineur d'un questionnement délassant mais marginal à celui d'une interrogation angoissante et décisive pour la discipline et la profession historiennes dans leur ensemble. Il va sans dire qu'un travail sur Jérusalem, que l'écrivain Amos Elon a si justement baptisée *Capitale de la mémoire*, ne pouvait ressortir indemne de ce bouillonnement historiographique.

Pour aller directement au dénouement, on peut dire que ce travail sur Jérusalem a été pour moi l'occasion d'un antidote exemplaire contre la tentation positiviste du repli sur soi et de la tour d'ivoire. Impossible à Jérusalem, sauf à manquer totalement sa cible et son objet, de se cantonner à un seul corpus documentaire, à une seule série d'archives : en s'enfermant dans la quiétude rassurante d'un carton consulaire, d'un dossier municipal ou d'une documentation ottomane, on s'enfermerait inmanquablement dans l'exiguïté d'un point de vue réducteur, incapable de rendre compte de l'ampleur des perspectives et des enjeux qui traversent Jérusalem. Impossible même, si l'on voulait tenter de saisir la ville dans sa globalité, de s'en tenir à la seule compilation des archives que l'on disait autrefois « objectives » – archives administratives, archives de la pratique et de la gestion urbaine –, au risque de ne proposer qu'une énième déclinaison d'un modèle préétabli, celui de la ville levantine, s'ouvrant à la modernité au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Il fallait certes profaner Jérusalem, pour que l'objet puisse être saisi et pensé, mais en évitant autant que possible d'aplanir, d'affadir ou d'édulcorer la singularité de la Ville sainte. Pour cela, il fallait considérer que les mémoires diffractées qui se reflètent sur la matérialité de la ville, par la toponymie notamment, faisaient partie intégrante de son histoire, c'est-à-dire participaient, au même titre que les politiques urbaines ou les stratégies diplomatiques, à la construction d'un espace urbain. À Jérusalem peut-être plus qu'ailleurs, l'historien ne peut abandonner la mémoire et les représentations sur le bas-côté de sa réflexion, comme un élément annexe et décoratif de son objet, qui viendrait éventuellement coiffer ou agrémenter en second lieu un môle « historique » central. Si l'imaginaire est créateur d'histoire – et il l'est, assurément, à Jérusalem –, alors l'histoire de Jérusalem ne peut pas faire l'économie de l'histoire de sa mémoire.

Encombrement historiographique et disciplinaire

Si Jérusalem est un terrain saturé de mémoires, c'est également un chantier disciplinaire particulièrement encombré. Le premier contact avec la bibliographie monumentale accumulée depuis des décennies sur Jérusalem laisse au chercheur un sentiment mêlé, entre inquiétude de ne pouvoir maîtriser son immensité quantitative et déception devant son contenu qualitatif³. Toutes les disciplines, en tout cas, s'y côtoient, dans un cortège bigarré et souvent indigeste. Dans le désordre, on peut citer le juriste, qui affirme que le problème du contrôle des Lieux saints relève en définitive de l'histoire du droit, le théologien qui soutient que les dissensions religieuses expliquent à elles seules les lignes de fracture actuelles de Jérusalem, l'archéologue qui tente de faire remonter en surface les anciennes lignes de faille et les anciennes murailles, le spécialiste des relations internationales qui réduit le destin de la Ville sainte aux blocages institutionnels de la SDN puis de l'ONU, l'historien des idées politiques qui fait de Jérusalem le simple théâtre d'ombres sionistes ou panarabistes, l'orientaliste qui dessine le portrait attendu d'une ville coloniale et consulaire, le géographe qui soutient que la chronique des batailles est en fait celle des prises d'eau et des collines défensives, l'historien de l'art qui s'émerveille d'un tel syncrétisme architectural et se désole que tous les hommes ne soient pas des artistes, le démographe qui établit consciencieusement les comptes des différentes populations pour conclure que tout cela ne fut qu'une guerre entre familles nombreuses.

Toutes ces disciplines ont en commun de travailler le plus souvent à résoudre la « question » actuelle de Jérusalem, à partir d'une démarche essentiellement régressive, finaliste ou téléologique : le recours à l'histoire n'est généralement qu'un détour, destiné à isoler les racines du mal, les origines du conflit. Le cas est particulièrement manifeste dans le domaine des études géopolitiques, centrées sur l'analyse du conflit israélo-palestinien : l'histoire de Jérusalem, aujourd'hui déchirée entre deux pôles antagonistes, n'est perçue que comme la préhistoire d'un conflit fatal et inéluctable, sans que l'espace urbain des années 1880 ou la société urbaine des années 1920 puissent jamais accéder à une quelconque épaisseur et à une quelconque autonomie. En d'autres termes, Jérusalem est dépouillée de son *urbanité*, et se retrouve comme désincarnée, réduite au statut de cadre, de décor ou de théâtre d'une histoire qui paraît sans cesse devoir lui échapper⁴.

Le point de vue qui s'exerce alors sur Jérusalem est un point de vue surplombant. Dans cette science politique de la ville, Jérusalem est le réceptacle passif d'utopies, de stratégies et de rapports de force qui se déploient dans les

3. James D. PURVIS, *Jerusalem, The Holy City. A Bibliography*, 2 vol., Londres, 1988-1991.

4. Catherine NICAULT, *Une histoire de Jérusalem (1850-1967)*, Paris, CNRS Éditions, 2008, fait de ce point de vue exception.

hautes sphères des relations internationales ou de l'histoire des idées, sans que jamais les acteurs locaux d'institutions spécifiquement urbaines – la municipalité par exemple – soient pris en compte pour eux-mêmes, c'est-à-dire *aussi* comme l'expression d'une opinion publique locale ou d'une communauté citadine. Ce qu'on accorde bien volontiers à n'importe quelle autre bourgade de la même époque – au choix : une bourgeoisie, des rapports de classes, un processus de modernisation – est refusé à Jérusalem, au prétexte sans doute que de tels questionnements ne seraient pas à la hauteur des enjeux géopolitiques qui s'y déroulent. Face à ce constat, un des enjeux de ce travail était de chercher à faire atterrir l'histoire de Jérusalem au ras du sol, au plus près de sa matérialité et de sa topographie, pour chercher la ville, dans ses rythmes et ses temporalités propres. Non pas, encore une fois, pour rabattre ou rétrograder le cas Jérusalem vers le paradigme rassurant de la ville levantine, consulaire ou coloniale, mais pour tenter le pari que ce changement d'échelle et ce déplacement du regard délivreraient une information renouvelée, rafraîchie et éventuellement modifiée.

Pour une histoire urbaine de Jérusalem

Les historiens israéliens et palestiniens que j'ai rencontrés pendant les premiers mois de mon enquête ne m'ont jamais parlé des archives municipales de Jérusalem. On m'a conseillé de me rendre au Centre des archives sionistes, aux archives nationales d'Israël, dans les archives du *waqf* à Abu-Dis, auprès des innombrables institutions religieuses, dans les archives consulaires, mais pas une seule fois l'existence, ou même l'éventualité, d'un dépôt d'archives municipales, quel qu'il soit, n'a été évoquée. Lorsque je me suis risqué à interroger mes interlocuteurs sur ce sujet, la plupart se sont étonnés de ma requête, et quelques-uns, les mieux informés, m'ont assuré qu'en tout état de cause, si une municipalité avait bien existé à Jérusalem à partir des années 1860, aucune trace documentaire n'en avait à leur connaissance subsisté, sans doute à cause des guerres, des bombardements et des déménagements qui s'étaient succédé depuis.

Dans tous les dépôts vers lesquels on m'avait orienté, quelque chose manquait pourtant, ou plutôt quelque chose ne se dessinait qu'en creux, en marge : la ville de Jérusalem. Je recueillais une foule d'informations sur les querelles de clochers, les traditions religieuses, les concurrences diplomatiques, les stratégies nationalistes, les ambitions sionistes, toutes ces données étant parfois localisées à Jérusalem, situées *dans* la ville, mais rien, ou presque rien, ne se dévoilait de la ville elle-même, de son espace, de ses articulations, de ses pouvoirs. C'est à la fin d'un de ces séjours déceptifs que je me suis décidé, sans grande illusion, à pousser la porte du nouveau bâtiment municipal, inauguré par les autorités israéliennes en 1993. En quelques minutes, j'étais guidé vers les sous-sols, dans une salle de lecture minuscule et déserte, flanquée d'un

dépôt d'archives récemment inventoriées. Quelques heures plus tard, j'avais pu constater que la presque totalité des archives de la municipalité mandataire (1917-1947) étaient en place, mais surtout qu'un important massif documentaire renvoyait également à la municipalité ottomane (1867-1917), avec en particulier le détail des délibérations du conseil municipal pour les années 1890 à 1915, et un certain nombre de séries techniques portant sur des sujets aussi profanes et triviaux que le ramassage des ordures ménagères, la mise en place de l'éclairage électrique ou la modernisation des réseaux d'adduction d'eau potable. La ville de Jérusalem avait donc bel et bien existé, puisque des sources pouvaient en témoigner. La découverte des archives municipales représentait bien plus qu'une opportunité pratique ; elle venait confirmer une intuition théorique et m'autorisait à envisager définitivement une histoire urbaine de Jérusalem, dont il restait cependant à circonscrire le « sujet », c'est-à-dire le point de vue.

Rapidement, l'option monographique s'est trouvée écartée, pour plusieurs raisons. D'abord, sur le fond, parce qu'un tableau, même dynamique et même singulier, du processus de modernisation urbaine de Jérusalem entre 1840 et 1940 ne me paraissait pas correspondre à la spécificité et à la richesse du cas étudié. Si l'une des ambitions de cette recherche était bien de « refroidir » Jérusalem, je voulais éviter de broyer et d'écraser au passage sa dimension mémorielle, patrimoniale et sacrée. Si Jérusalem était *aussi* une ville, et pas seulement le patchwork d'identités cloisonnées, il ne s'agissait pas pour autant d'en faire à toutes forces une ville comme les autres, banalisée. Une autre raison, plus prosaïque, devait m'éloigner de cette option monographique. Une doctorante turque, Yasemin Avci, travaillait depuis quelques mois déjà à dépouiller et à traduire les registres de délibérations du conseil municipal, dans le cadre d'un projet résolument monographique, centré sur les modalités et les étapes de la modernisation urbaine de Jérusalem entre 1890 et 1914⁵. Ses compétences en paléographie ottomane m'engageaient à envisager avec elle une collaboration scientifique, qui s'est prolongée pendant plusieurs années, et qui a débouché sur la publication d'un long article rédigé en commun, consacré à l'histoire de la municipalité ottomane de Jérusalem entre 1867 et 1917⁶. Si cette enquête s'est révélée déterminante dans l'élaboration de ma propre démarche, elle ne me paraissait pas épuiser le champ des questionnements auxquels j'ambitionnais de soumettre Jérusalem. Le défi n'avait pas changé, et il s'agissait toujours de tenir ensemble deux exigences en apparence contradictoires : urbaniser l'histoire contemporaine de Jérusalem, et rendre compte

5. Yasemin AVCI, *Degisim Sürecinde Bir Osmanli Kenti : Kudüs (1890-1914)*, Ankara, 2004.

6. Yasemin AVCI et Vincent LEMIRE, « De la modernité administrative à la modernisation urbaine : une réévaluation de la municipalité ottomane de Jérusalem (1867-1917) », dans Nora LAFI (dir.), *Municipalités méditerranéennes. Les réformes urbaines ottomanes au miroir d'une histoire comparée (Moyen-Orient, Maghreb, Europe méridionale)*, Berlin, 2005, p. 73-138.

dans le même temps de l'irréductible diffraction de ses mémoires contiguës. Profaner sans désacraliser, ou, pour le dire autrement, refroidir mon objet sans le tuer. Pour cela, il me fallait forger un outil méthodologique qui permette de percevoir à la fois le temps court de la modernisation urbaine et d'apercevoir le temps long de la mémoire ; qui offre l'occasion d'une histoire profane de la ville, tout en révélant sa dimension sacrée ; qui donne accès à la société urbaine dans son ensemble, tout en dévoilant ses conflictualités latentes. L'eau, peu à peu, s'est imposée, comme loupe, comme révélateur et comme observatoire.

Un essai d'hydrohistoire

Le thème de l'eau, avant d'être conceptualisé pour devenir un sujet de thèse, s'est d'abord offert à ma vue sous la forme de dossiers d'archives. Dans les différents dépôts que je consultais, que ce soit dans les archives municipales, dans les archives consulaires françaises, anglaises ou allemandes, dans les archives ottomanes d'Istanbul ou au Centre des archives sionistes, une série distincte, un carton ou un dossier séparé portait très fréquemment sur la question hydraulique à Jérusalem. Une vigilance particulière avait poussé les administrateurs de l'époque à constituer des unités documentaires spécifiques, ce qui constituait déjà, en soi, une information. La décision de recourir à un classement spécifique pour tout ce qui touchait à l'eau était parfois dictée par un impératif fonctionnel, comme dans le cas des archives du *waqf* hydraulique de Soliman, mais elle paraissait plus souvent encore guidée par ce qui m'apparaissait de plus en plus clairement comme une véritable obsession hydraulique, partagée par l'ensemble des habitants et des observateurs de la Ville sainte, et ce d'autant plus certainement que le thème de l'eau se singularisait également dans les sources imprimées, en particulier dans les récits de voyage et les rapports de fouilles publiées en Europe au même moment. Encore une fois, l'opportunité archivistique précédait et accompagnait la validation théorique : la simplicité, la clarté et la précision du terme clé « eau », facile à traduire dans toutes les langues et à appliquer à différents contextes de conservation, me permettaient d'accéder très rapidement, dans les différents fonds consultés, à cette même thématique, à ce même fil rouge.

Les premières expériences s'avéraient concluantes : les archives « répondaient » à mes sollicitations, souvent bien au-delà de mes espérances, et me permettaient d'oser la déambulation sans risquer la dispersion. Il me suffisait, pour demeurer rivé à mon sujet, d'utiliser à chacune de mes étapes ce mot-clé, comme on utiliserait un aimant puissant pour chercher une aiguille dans une meule de foi : le thème de l'eau, même s'il se déclinait en une multitude de figures contrastées – l'archéologue catholique, le philanthrope britannique, l'ingénieur ottoman, l'entrepreneur sioniste, le vendeur d'eau, le paysan des environs, le gestionnaire du *waqf*, l'usager en colère, le moine jaloux de sa

citerne, le maire modernisateur, le concessionnaire spéculateur –, me semblait capable d'attirer à lui et surtout d'*ordonner* une documentation par ailleurs pléthorique. De la même manière que la découverte des archives municipales m'avait encouragé à m'orienter vers une histoire urbaine de Jérusalem, l'identification de cette thématique hydraulique au sein des différents dépôts d'archives m'encourageait à m'orienter vers une hydrohistoire de Jérusalem, tant cette perspective me paraissait riche et féconde, pour nourrir justement une histoire urbaine que je voulais à la fois ample et concrète, profane et sacrée. De plus, la tentation de l'hydrohistoire rencontrait une perspective méthodologique particulièrement novatrice, celle de l'historiographie des réseaux techniques.

Le prisme des réseaux techniques

Les réseaux techniques sont aujourd'hui considérés comme des objets de recherche à part entière par les historiens de la ville. Dans une certaine mesure, ils sont en passe de constituer un nouvel horizon paradigmatique pour l'histoire urbaine, toujours en quête d'un outillage conceptuel spécifique, capable de souligner son identité au sein du paysage historiographique. Cet intérêt de la discipline pour les réseaux techniques se justifie autant par des considérations méthodologiques que par l'actualité des interrogations sociales et politiques sur le rôle désormais incontournable des réseaux dans la formation des tissus urbains contemporains. En premier lieu, l'étude des réseaux techniques urbains permet de suivre concrètement la chronique heurtée des processus de modernisation urbaine, et ainsi de scander avec précision les différentes étapes de l'entrée d'un système urbain dans la modernité de l'âge industriel. Cette modernité urbaine reste cependant toujours à définir et en devenir, puisque le propre d'un réseau technique est justement son inachèvement et son adaptation permanente aux évolutions globales de la ville, dans la longue durée. C'est ce bricolage incessant, autant technique que politique, qui fait de ces réseaux des objets d'étude proprement historiques.

Témoins et indices de la modernisation urbaine, les processus et les procédures qui accompagnent la mise en place de ces réseaux apparaissent incontestablement comme des enjeux de souveraineté : l'installation de canalisations d'eau, de gaz et d'électricité, des transports publics ou du téléphone est en effet toujours, à Jérusalem comme ailleurs, au centre des stratégies d'appropriation territoriale des différents pouvoirs urbains. Les conflits de souveraineté entre pouvoir municipal et pouvoir central, par exemple, sont une des constantes de cette histoire autant technique que politique, qui croise celle des processus de municipalisation et celle de l'institutionnalisation des grands corps d'ingénieurs d'État. L'analyse historique des réseaux techniques peut donc utilement nourrir celle des réseaux de pouvoirs. À Jérusalem, on verra

entre autres se côtoyer, au bord des citernes et des canalisations hydrauliques : les gestionnaires du *waqf* de Soliman, responsables de nombreux segments de l'infrastructure hydraulique ; le gouverneur de la ville, représentant de l'autorité impériale ottomane puis britannique ; le maire et les ingénieurs de la municipalité, représentants des notabilités locales puis d'une opinion publique en voie d'émancipation ; les consuls européens, cogérants d'une capitale internationale fortement investie d'enjeux géopolitiques et de stratégies diplomatiques. Enjeu de souveraineté entre les différents pouvoirs qui gouvernent la ville, les réseaux techniques apparaissent aussi comme des réseaux de mémoire, car leurs dessins sont généralement le résultat d'une négociation entre des héritages multiples, d'un compromis entre différents tracés qui sont autant de traces du passé. Les réseaux techniques paraissent ainsi capables de rendre compte des phénomènes cumulatifs qui constituent le tissu urbain : hérités, restaurés, détournés, réinvestis, ils conjuguent le temps long de la mémoire urbaine et le temps court de l'action politique, l'inertie topographique et la mutation des usages. Témoins souterrains des politiques urbaines du passé, ils sont à même de rendre compte des investissements matériels, scientifiques et symboliques qui se déploient au présent dans la Ville sainte.

Jérusalem au fil de l'eau

Parmi les réseaux techniques urbains, c'est le réseau hydraulique qui offre à l'évidence le plus de potentialité, pour l'historien d'une ville telle que Jérusalem. De l'amont vers l'aval, chacun des segments du réseau hydraulique délivre son lot d'informations : les sources et les puits, coiffés de traditions religieuses concurrentes ou emboîtées, véhiculent et transmettent le récit des origines ; les canalisations et les aqueducs, témoins de l'évergétisme et des politiques urbaines, scandent la chronique des pouvoirs ; les citernes et les bassins, dont le partage est régi par les usages, les voisinages et les règlements, conservent l'empreinte du peuplement et des phases de l'expansion urbaine. Alors que l'analyse historique de la mise en place des réseaux d'électricité, de tramway ou de téléphone, par exemple, ne permet d'accéder qu'à une histoire très contemporaine et très présentiste de la modernisation urbaine, la question hydraulique permet de saisir la ville à la fois dans sa modernité et dans sa patrimonialité, dans sa banalité et dans sa singularité. L'eau est tout à la fois, à Jérusalem comme ailleurs, un besoin vital et quotidien, le support des coutumes et des rites religieux, la vitrine des politiques hygiénistes et l'instrument des stratégies de prise de contrôle du territoire urbain. Dans le cas particulier de Jérusalem, la pertinence et l'efficacité du thème hydraulique se trouvent renforcées par le contexte topographique et météorologique très contraignant qui pèse sur la ville, dont n'importe quel visiteur peut encore aujourd'hui se rendre compte. Jérusalem est située au sommet de la dorsale palestinienne, à

quelque 800 mètres d'altitude, et la pluie y est systématiquement et totalement absente pendant six mois de l'année, entre mai et octobre. Dès le milieu du XIX^e siècle, lorsque les Occidentaux redécouvrent la Ville sainte, le thème de la « soif de Jérusalem » transparait à chacune des pages de leurs publications. Jérusalem manque d'eau, de façon chronique et structurelle, et ce jusqu'à la mise en place en 1936 d'une canalisation gigantesque puisant son eau en bordure de la plaine humide de Jaffa. Cette pénurie fabrique des crises, provoque des conflits, produit de l'archive et permet le travail de l'historien. Entre 1840 et 1940, c'est-à-dire entre le début de l'expansion démographique de la ville et la résolution technique de la pénurie hydraulique, les ressources en eau potable de Jérusalem sont toujours inférieures aux besoins, et ce malgré les chantiers incessants ; on peut parler d'une longue « transition » hydraulique, de la rareté maîtrisée et partagée des années 1840 à l'abondance commercialisée et disputée des années 1940.

Pour saisir le thème de l'eau dans toute sa complexité, ce sont les notions de prise de contrôle et d'appropriation qui semblaient peu à peu s'imposer. Cette idée reprenait certains éléments de l'historiographie des ressources naturelles – le bois, les minerais, le sel – en tant qu'instruments et supports des pratiques politiques, mais elle ne devait pas se limiter à cette approche étroitement politique du phénomène : à Jérusalem, la prise de contrôle des canalisations hydrauliques passe aussi par l'érudition scientifique, par les ambitions industrielles et par la toponymie religieuse. Ce sont toutes ces formes de prise de contrôle qu'il s'agissait de cerner, en s'attachant à quelques points chauds de la géographie hydraulique de Jérusalem, capables de révéler la pluralité de ces modes d'appropriation. En travaillant, il y a plusieurs années, sur les puits du ghetto de Venise à l'époque moderne, j'avais acquis la conviction que l'analyse détaillée d'un microcosme hydraulique pouvait fournir un certain nombre d'éclairages décisifs sur les rapports de force, les conflits et les stratégies qui se déployaient dans les groupes sociaux gravitant autour de ce point d'eau, de façon parfois plus pertinente et plus nuancée qu'une vaste synthèse aux contours imprécis⁷. Il faut donc le redire : l'eau n'est pas l'objet de ce travail – l'objet visé, c'est la ville de Jérusalem – mais elle est utilisée comme outil, comme observatoire ou comme révélateur. L'analyse des infrastructures hydrauliques de Jérusalem n'est donc pas ici envisagée comme une fin en soi, dans une perspective techniciste, descriptive et exhaustive, mais comme le moyen d'atteindre un objet par ailleurs délicat à cerner et à historiciser. Pour le dire en termes plus académiques : l'eau n'est que le « sujet » de ce travail. Son « objet », c'est Jérusalem.

7. Vincent LEMIRE, « Les puits du ghetto : conflits de mémoire et logiques d'appropriation (Venise, 1450-1650) », *Histoire urbaine*, n° 4, décembre 2001, p. 105-126.

Trois temps de l'eau, trois paysages documentaires

Une fois l'objet d'étude et l'instrument d'analyse clairement identifiés, la difficulté principale consistait à repérer, au sein d'une hydrohistoire en partie immobile, les césures et les flexions chronologiques. Pour scander cette histoire, il fallait donc d'abord inventorier les différentes chronologies qui en constituaient la trame : chronique politique, chronologie administrative, mémoire religieuse, histoire des techniques, courbe pluviométrique, rythme saisonnier, croissance démographique, mutations économiques et industrielles... Toutes ces chronologies, dont chacune a son rythme propre, participent à la conjugaison d'un *temps de l'eau* que l'historien n'a pas l'habitude d'appréhender. Pour démêler cet écheveau complexe, ma démarche a consisté à m'appuyer sur la logique des sources, en repérant au sein de la chronologie un certain nombre de dominantes archivistiques, qui traduisaient une certaine alternance des acteurs. Une chronologie tuilée s'est ainsi peu à peu dessinée : les archéologues et les philanthropes européens, omniprésents dans les années 1840-1880, dominant d'abord le dossier, suivis par les différents protagonistes de l'administration ottomane, très actifs et très productifs dans les années 1860-1910, avant que ne s'imposent enfin les militants, les stratèges et les militaires, des années 1900 aux années 1940. Même si l'hydrohistoire de Jérusalem révèle autant de continuités que de ruptures, et même si sa progression procède d'une logique éminemment cumulative, cette attention portée à l'évolution d'un paysage documentaire s'est révélée déterminante pour réussir à raconter, c'est-à-dire à périodiser. Plus encore que trois périodes chronologiques étanches, cette scansion me semble dévoiler trois temporalités, propres à l'histoire contemporaine de Jérusalem : le temps de la *mémoire*, qui se déploie dans la longue durée de la sacralité et dans une référence permanente au passé (partie I) ; le temps de l'*administration*, ensuite, plus solidement articulé dans le présent de la ville et dans sa gestion immédiate (partie II) ; le temps de la *guerre*, enfin, orienté vers l'avenir des nations à construire et des frontières à tracer (partie III).